

A l'ombre de l'arbre à palabres de jeunes africaines apprennent la couture

DES AMIS DE PASSAGE au prieuré de Pouda m'ont demandé : « Marie-Pascaline, d'où arrives-tu avec ta mobylette, en plein soleil de midi ? » J'ai répondu que, comme chaque vendredi, j'étais à Fettélé, un village à 8 kilomètres d'ici, pour travailler à la couture avec un groupe de douze filles. Il y a tout juste un an que nous nous réunissons.

- Et comment ce groupe est-il né ?

- Les Sœurs connaissaient déjà un peu ce village légèrement isolé. Un dimanche, avec Sœur Juliane, nous y sommes venues et nous avons observé que les filles étaient nombreuses à aider leurs parents aux champs. Nous avons interrogé : « Toutes ces jeunes fréquentent-elles l'école ? ». La réponse a été : « Non ».

Je suis retournée rencontrer le chef du village :

- Je suis venue dans ton village, j'ai vu beaucoup de filles. Qu'est-ce qu'elles font, à la saison sèche ?

- Après avoir rentré la récolte de mil dans le grenier, elles sont libres.

Lui-même était préoccupé de ces jeunes :

- L'école est loin, aucune d'elles n'y est allée.

- Peut-être aimeraient-elles faire quelque chose ensemble ? Si elles sont disposées, je suis disponible pour les aider.

Le chef est allé dans chaque famille

Le chef est allé lui-même dans chaque famille avertir les filles que je viendrais le vendredi suivant. Moi, je ne les connaissais pas. La première fois, elles étaient quatre. Je leur pose la question :

- Est-ce que vous aimeriez apprendre à coudre ?

- Oui, car au moins on saurait faire quelque chose.

Nous nous sommes donné rendez-vous pour le vendredi suivant, à l'ombre d'un grand *arbre à palabres*. Il y eut des visites et, après nous avoir observé, un garçon est allé annoncer à un groupe de filles occupées au damage d'une concession : « Vous ne savez pas qu'il y a une femme qui vient apprendre à coudre ? Est-ce que vous ne voulez pas aller voir ce qu'elles font là ? »

La semaine suivante, elles sont venues, ont regardé, n'ont rien dit. La troisième semaine, elles étaient douze, de 13 à 20 ans.

Les filles ont apporté le bénéfice de leur petit commerce

- Tu as commencé comment, avec quoi ?

- Pour apprendre les premiers points, j'ai tout apporté gratuitement de la maison : bouts de tissu, fil, aiguilles... et chacune a réalisé un petit mouchoir. Ensuite, nous avons cherché où trouver l'argent pour acheter le tissu nécessaire à la confection d'un petit tapis, d'un vêtement pour enfant, d'une chemise pour elles-mêmes, qu'elles désiraient faire. Il fut décidé que chacune se débrouillerait pour apporter 200 francs CFA. Et cela s'est fait rapidement : elles ont remis le bénéfice de leur petit commerce, fait en achetant à un marché, à 10 ou 15 kilomètres, des beignets, du pétrole, etc. et en les revendant, les jours suivants, quelques francs de plus à un autre marché.

Une seule a reçu de l'argent de ses parents, et elle ne vient plus. La participation financière, même modeste, est souvent un test de motivation.

- Comme tu connais leur langue, le kabiè, ça doit être facile de discuter avec elles ?

- C'est vrai que j'ai une grande chance de parler la même langue, mais cela ne suffit pas pour travailler dans un milieu. Il faut écouter, connaître l'histoire de leur village, les coutumes, etc. Je veux étudier davantage ce qui fait leur vie, comment leurs familles sont venues là.

Elles sont venues me voir chez nous et je suis allée les voir chez elles

Au début de la saison des pluies, elles sont venues me voir chez nous. Nous étions à semer le soja. Elles nous ont aidées. Moi aussi j'ai décidé d'aller connaître chez elles et je suis allée les voir dans leurs familles, dans les champs. On ne peut pas travailler avec des jeunes sans connaître leurs parents, sinon, lorsqu'ils entendent des critiques, « elles ne travaillent pas, elles s'amusent », ils ne les soutiennent pas. C'était vrai surtout au début, car maintenant elles aiment dire : « Voilà ce que, moi, j'ai fait ».

Les parents savent qui je suis et que lorsqu'ils ont besoin de leurs jeunes pour le travail, j'espace les rencontres du groupe.

- En faisant la couture, de quoi parlez-vous ?

- Nous apprenons aussi quelques mots de français pour qu'elles puissent communiquer et elles sont fières de pouvoir saluer un *Blanc* dans sa langue. Mais pour l'instant, il y a un arrêt, car les jeunes garçons qui vont à l'école se sont moqués d'elles.

Il y a une confiance entre elles et avec moi. Elles parlent de leur commerce au marché, de leurs désirs : « Si un jour il y a une école au village, on ira toutes, mais on continuera la couture ». Elles parlent des problèmes qui les concernent chacune ou Religieuses en rural

leur famille : l'une d'elles attend un bébé, une autre va aller au Bénin *suivre son mari*, une autre souffre d'avoir été abandonnée par sa maman...

Les questions de sorcellerie, la vie en est imprégnée

Les questions de sorcellerie, d'accusations, reviennent souvent. La vie du milieu en est imprégnée. Si j'essaie de dire, par exemple, que tel serpent venimeux peut faire mourir sans que quelqu'un nous veuille du mal, elles me répondent : « Toi, tu penses comme les Blancs quand tu dis cela, mais la sorcellerie, ça existe », et elles me donnent des faits. Je sais, moi aussi, que la sorcellerie existe, mais je veux les aider à réfléchir. Il faut beaucoup de patience avant de parler, sinon je suis prise pour une enfant qui ne connaît rien.

Peut-être qu'un jour ce village aura une école gérée par les habitants, comme l'ont fait d'autres villages. Le chef-village le souhaiterait, et il essaie de persuader la population, car tous n'en voient pas bien l'utilité. Mais de voir ce groupe de filles capables de réaliser quelque chose ensemble l'encourage à croire qu'un jour ce sera possible.

- Elles savent que tu as choisi d'être religieuse. Est-ce qu'elles te posent des questions ?

- Ma vie les interroge : pourquoi je n'ai pas de mari, pas d'enfants. J'essaie de leur expliquer : « Ce n'est pas que je n'ai pas

Sœur Marie-Pascaline

Avant d'être religieuse, Marie-Pascaline Lougoui était responsable de Jeunesse Agricole Chrétienne (JAC), et travaillait avec des groupes de jeunes filles et de jeunes femmes togolaises dans la région de Sokodé.

Devenue Sœur des Campagnes (elle a fait sa première profession religieuse en 1993), elle continue à aider des jeunes filles qui vivent dans un village isolé près de Pouda. Parlant la même langue qu'elles, elle est très proche de ses *sœurs africaines*.

trouvé de mari, mais si j'étais restée à Atakpamé, avec un mari, des enfants, est-ce que je pourrais être avec vous ici, à Pouda ? Est-ce que je serais aussi libre pour passer du temps avec vous ? ».

Elles savent que je suis d'une autre ethnie mais, à cause de ma connaissance du kabiè, elles me considèrent comme une kabiè de Kouméa, un village à 20 kilomètres.

- Trouves-tu que ça vaut la peine de continuer cette action ?

- Il me suffit de voir leur joie de réaliser un petit vêtement simple, cousu à la main, de savoir réparer leur pagne déchiré, de sentir le climat de confiance et de solidarité entre elles, leur soif d'apprendre, pour désirer poursuivre.

Leur joie d'avoir réalisé un petit vêtement simple, cousu à la main

Je me pose bien des questions par rapport à leur avenir : de quoi sera-t-il fait ? Déjà, les aînées sont plus ou moins liées à une famille pour un mariage, et avec quelle préparation pour leur vie de femme ? Comment les aider à améliorer leur petit revenu par le commerce qu'elles aiment ? Il me semble que sur la base de la solidarité qui existe entre elles (elles s'entraident toujours pour terminer un travail ensemble et savent faire remarquer à

l'une ou l'autre : « Si tu es plus habile, tu dois aider les autres, comme fait Marie-Pascaline »), il y a un chemin pour aller plus loin. Il y aura toujours à faire attention à l'aspect collectif, car la personne sait alors que ce n'est pas elle seule qui est concernée, mais tout le groupe.

Une des difficultés, c'est que les filles, par leur mariage, sont vite dispersées. Mais si un groupe veut vraiment mettre en route une activité plus importante, nous réfléchirons en communauté comment les aider, les soutenir.

- Leur parles-tu parfois de ta foi chrétienne ?

- Non, c'est un milieu animiste, je respecte leurs traditions, je leur laisse leur liberté. Si je parle de la foi trop vite, c'est comme si j'étais venue pour les attirer à la foi chrétienne. Je laisse au Seigneur le temps de faire son travail, et peut-être que le chemin de cette découverte de Jésus ne sera pas celui auquel je pense.

Qui t'a parlé de la Maria du ciel ?

A la dernière rencontre, l'une d'elles m'a révélé quelque chose. Je buvais l'eau d'une petite gourde que j'apporte chaque fois. Il se trouve que c'est une gourde qui vient de Lourdes. Elle me dit :

- Regarde, la Maria du ciel.

Et moi, étonnée, je lui dis : « Où est-ce que tu vois la Maria du ciel ? ».

- Regarde, sur ce que tu prends pour boire.

- Qui t'a parlé de cette Maria du ciel ?

- J'ai fait de la catéchèse en kabiè, lorsque j'étais à X.

- Pourquoi n'as-tu pas continué, en venant à la communauté chrétienne de Pouda ?

- Je ne connais pas le nawdm et, à Pouda, on fait les choses en nawdm, et la deuxième chose, c'est que je suis seule dans mon village à avoir appris la catéchèse. Je ne veux pas continuer seule. Si on était nombreux, ça m'encouragerait.

Sœur Marie-Pascaline LOUGOUI
Prieuré Sainte Félicité
Pouda (Togo) ■